

GÉRARD JARLOT

**LES ARMES
BLANCHES**

roman

nrf

GALLIMARD



**LES ARMES
BLANCHES**

GÉRARD JARLOT

LES ARMES BLANCHES

roman

nrf

GALLIMARD

2^e édition

Extrait de la publication

**Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.**

Copyright by Librairie Gallimard, 1946.

Pour Catherine.

Je suivais dans la nuit un de ces misérables passagers de la nuit, véritable émigrant anonyme sur l'infini et l'ennui des pontons de neige, un homme précédé d'un nuage et suivi par un autre, un homme vidé de son activité sentimentale, à la remorque de la nuit, qui sous d'autres soleils s'enchevêtrait avec les croûtes de sable écaillé sur toute la longueur d'un passé d'ecchymoses, un passant pétri dans l'absurde violence contenue sous le globe de l'enfance, seule entité préservée au prix d'incroyables pressions de volonté absurde et je sentis combien en lui le vide pesait du poids des immenses coïncidences, comment, jouet des basses et des hautes marées, fléchissaient toutes les tendances de l'eau à s'écouler par les pentes naturelles et que rien ne saurait distraire, ni son destin de la vocation d'instrument que, sans qu'il le sût, il devait emplir jusqu'au bord de son enveloppe de terre, ni les propriétés d'un monde extérieur qu'il s'était créé avec des souvenirs, qu'en fait on pourrait à peine croire qu'il existât réellement si sa conviction et le gaspillage de certaines facultés à allure humaine ne nous y forçaient jusqu'à l'évidence. Mais, objectivement, ces manifestations étaient veuves d'un certain sens difficile à formuler, ce n'étaient en somme que leurs fantômes qui avaient pris un air familier, faussement fatidique, quoique par mille petits soins logiques empressé de se conformer à la réalité environnante; une certaine expression de moelle et non pas tout à fait de consistance, je dirais plutôt de poids, leur manquait totalement. L'homme selon toutes les apparences soumises à nos faibles moyens d'investigation, vivait, l'homme vivait obstinément comme des milliers d'autres, par la force d'inertie, quoique à ce moment précis, pour des raisons ineffables, j'aurais aussi bien pu admettre le contraire. Tel est l'enthousiasme que confèrent les rares pensées simples, univoques et solides dont à juste titre il est recommandé de se méfier.

Tristan TZARA (*Grains et Issues*).



PREMIÈRE PARTIE

I

Félicien, à côté de l'eau, regardait monter les poissons; il avait creusé un bassin dans le sable avec un goulet peu profond où les vairons se fauflaient; il les prenait dans un mouchoir. Parfois, au fond de la campagne, on entendait meugler des cors et monsieur Barbezat, le coiffeur, s'arrêtait d'appâter, restait la gaule en l'air à suivre les détours des chiens. Vers midi un clairon sonna. C'était Pétrus Audin, le fermier de la Barre, qui recherchait le coup de langue de son service militaire. Il joua le Réveil, la Sonnerie aux Morts, puis, à la Soupe, allait pour déjeuner. Partout des pêcheurs se hélèrent : « Ça mord petit ? » Non, ça ne bichait pas; Barbezat maudissait le vent, contraire, qui à chaque moment rabattait sa ligne sur lui. Finalement il s'harponna par sa braguette. Félicien resta seul. Il sifflait un air

de banlieue ; sous le pont des Héliers, Paula Roehm attendait toujours. Félicien se leva, ses paumes s'imprimèrent en creux sur le rivage. A la lisière des champs de seigle un chien dormait, Félicien lui jeta des pierres qui rebondissaient sur son ventre ou le poursuivaient dans les chaumes ; il songeait à ses mains imprimées sur le sable, au coiffeur harponné ; sur un caillou coupant le chien perdit sa queue.

— Tu as la figure toute sale ! — Paula le regardait d'en bas, appuyée à la pile ; elle se leva pour l'embrasser. Félicien y prit du plaisir, la croix d'or que Paula portait s'était glissée dans l'échancrure de sa chemise et le caressait, pendulaire.

— Il suffit ! dit Paula. — Félicien la trouva spartiate. — Tu as à manger, Félicien ?... Heureusement je suis pourvue.

Elle descendit chercher dans la rivière un melon, des bouteilles de limonade. Sa robe laissait voir ses jambes, le creux poplité un peu gras, avec des veines à fleur de peau et, plus haut, les marques des herbes.

— Quelle heure il est ? dit Félicien.

— Deux heures, dit un paysan derrière eux ; il partait biner ses carottes. Félicien connaissait Paula depuis le mois de février, lorsqu'ils sortaient ensemble, sous la pluie, de la bibliothèque. Les tramways faisaient des feux mauves et verts qui crépitaient entre les barrières de néon. C'étaient des souvenirs charmants, ils

se les dirent, se caressèrent un peu et s'endormirent.

Félicien, qui rentrait chez lui, trouva sa pendule arrêtée; elle marquait l'heure à la sauvette, puis s'abstenait pendant des jours, inexplicablement, ou, reculant, brouillait l'estimation. Il habitait une chambre meublée, devant la gare, avec un balcon sur la place où, souvent, les veilles de fêtes, on entendait cogner des pieux; puis un enfant cria, distant; Idenet referma la porte.

— Dis, Félicien, tu es tout pâle! — Ils allumèrent leurs pipes. « Tu as passé un bon après-midi? » Félicien n'était pas sorti. « Ah bon! » dit Idenet. Et maintenant il demandait quelques nouvelles de Paula.

— Paula?

— Oui, Paula Roehm.

— Je crois qu'elle est allée jusqu'à Collonges, avec François.

La pluie tombait, embarrassante; contre le parapet les amoureux s'étreignaient d'un seul bras, tenaient de l'autre leur ombrelle, leur bicyclette. Idenet se méfiait des flaques. Puisque François leur demandait des femmes pour le soir, nul endroit ne se prêterait mieux à la recherche que la grand'place avec ses galeries couvertes, la protection des marronniers.

— Tu viendras, Félicien?

Sept heures, le bon moment; les cafés s'éclairaient, sur un balcon un coq chanta, et les gens des tramways levèrent la tête, émus.

— Tiens, regarde, dit Idenet, regarde là, l'amie d'Andrée.

La fille leur sourit du trottoir opposé, Idenet traversait la rue et Félicien, par discrétion, se retourna vers la vitrine où des blaireaux, des loutres, empaillés, flairaient les descentes de lit. Des gens le bouscullaient, des femmes, des gamins curieux de bêtes. On monta sur ses pieds, il protestait, jouait des coudes. Un vieux monsieur, froissé, le traita de voyou. Aussitôt une dame hurla : on lui refaisait son mouchoir.

— C'est lui! dit le vieillard. — Félicien se sauva; on l'injurait, on lui jetait des cannes entre les jambes, mais Félicien courait plus vite; des gosses tombaient sur le ventre. Bientôt il n'y eut plus, acharné à le suivre, qu'un monsieur à veston; il s'essoufflait, sifflait la force armée, puis le traitait de « Ca... capon », par intervalles. Félicien le prit pour un bègue. A la fin il fit un crochet et le monsieur buta sur « Ralentir travaux », boula avec un cri dans un trou de paveur. Félicien, appuyé au mur, écoutait refluer la foule; le monsieur ne ressortait plus. Félicien suffoquait, il n'y voyait plus clair; il étendit le bras, rencontra une fourrure sèche, pesait de tout son poids sur ce dos lisse, étrangement horizontal. Une voix monta du trottoir.

— Eh ! faut plus se gêner ! la marche vous fatigue ?

Félicien avait le vertige, quelques passants, hagards encore, se retournèrent. Il sentait son bras remonter sans effort de sa part, d'un mouvement lent, continu, rentrer en son appartenance; sa main glissait dans le sens du mouvement et s'arrêtait sur une épaule, à sa hauteur. C'était une fille châtain, au front étroit, marqué de taches. Il s'excusa.

— Je rattachais mon soulier, dit la fille.

Elle s'appelait Claude Helsperger, son manteau était en mouton, doux au toucher; devant la statue de Carnot où la foule devient plus jeune, il prit son bras, tournèrent dans une rue couverte. Elle s'appuya au mur :

— Ah ! ça alors ! dit-elle. Puis la fenêtre au-dessus s'alluma; une fille pleurait, penchée sur l'ombre.

— Moi non, dit Félicien, mais je voulais vous dire... — Il l'invitait pour la soirée chez son ami, François Arnaud, quai de Fleurus, dernier étage.

Félicien l'avait reconduite jusqu'au cloître des Innocents. Elle habitait la maison à côté, celle où était écrit « Pierre Helsperger, marchand de charbon coquetier ».

— Mon père est alsacien.

— Le mien, du Centre, dit Félicien.

Une toux crépitante, aussitôt reprise

qu'éteinte, parcourt parfois le banc sur toute sa longueur, puis ils crachaient, à leur tour et plus ou moins loin, selon leur âge et leur débilité qui, souvent, n'allaient pas de pair. « Les clops ont meilleur goût », dit un aveugle. Félicien s'endormait, encore un temps ce bruit du courant le soutient, puis il se lasse d'écouter. Dix heures : elle va venir. « Félicien. » Félicien se retourne. Non, rien; qu'une fille en balade, avec un chien. « Vous me parliez, mademoiselle ? » Elle a pris peur et se met à courir; le chien s'embrouille dans sa laisse, tombe en avant, aboie; Félicien à leur suite, les coudes au corps. Le chien montre les dents; elle s'est tordu la jambe, elle se laisse tomber, découragée, sur une caisse. Félicien souffle un peu.

— Vous avez mal ?

Il se penche sur elle et, cependant qu'il examine la cheville, la retourne, la palpe, elle relève sa jupe et détache son bas; il le sent venir sous sa main.

— Décidément, alors !

Claude survient avec la lune. Félicien est assis près de la fille au chien. Il tient la laisse.

— Je vous présente mon amie, Claude Helsperger; son père est alsacien; et vous, comment déjà ?

— Claude Alluin, monsieur.

— Vous n'avez pas d'autre prénom ?



nrf